



© Alban Van Vassenhove

Au-delà du nez rouge

Entretien avec Marie-Laure Baudain,
comédienne, clownesse, fondatrice de la
compagnie « Et vous en vivez ? »

On croit connaître le clown, son nez rouge, ses airs loufoques, son étrangeté. Et quel meilleur terrain de jeu pour la fête que la scène, dans le déchaînement du rire et des possibles ?

Marie-Laure Baudain, comédienne, clownesse de son état, en propose une relecture singulière. Par le masque du clown, sous les traits de son personnage, Pauline Couic, son jeu convoque absurde, grotesque, humour et tendresse.

Elle revient pour *(Sur)vivre* sur son expérience théâtrale et sa vision du clown comme être de la transgression, au-delà du seul divertissement.

(Sur)vivre : Comment avez-vous découvert votre vocation de comédienne ?

Marie-Laure Baudain : Venant d'un milieu où j'avais moins accès à la culture, c'est l'école publique qui m'a permis de découvrir le théâtre, les textes et le spectacle grâce à l'option théâtre de mon lycée. J'avais quinze ou seize ans lorsque je suis allée voir mon premier spectacle. En dehors de ça, j'avais une appétence depuis petite pour l'idée de me montrer, d'être vue grâce à la danse que je pratiquais depuis l'enfance. Mais contrairement à la danse, le théâtre m'a permis de prendre la parole. Après mon baccalauréat, j'ai fait une licence à Caen en arts du spectacle. J'ai vite déchanté en arrivant dans ce cursus qui laissait peu de place à la pratique. J'étais une boulimique de la pratique. Je me suis inscrite en parallèle à l'Actéa, désormais la Cité Théâtre à Caen. J'ai très vite abandonné la licence car je voulais jouer. J'ai obtenu mon DEUG (Diplôme d'études universitaires générales) arts du spectacle avant de travailler. À vingt ans, j'ai obtenu mon premier cachet et je n'ai jamais cessé depuis.

Et quand est arrivé le clown, alors ?

Le clown n'était pas là dès le début, mais il est apparu en faisant mes armes auprès de compagnies régionales,

comme avec Olivier Lopez, le directeur de la cité théâtre. Un jour, Gilles Defacque, un grand clown, a vu notre spectacle et nous a dit que nous faisons en fait du clown. Pourtant, nous ne portions pas le nez, même si c'était très burlesque. Cette création avait beaucoup de sens pour moi et je me suis alors mise à creuser le clown. Je me suis alors formée au CNAC (Centre national des arts du cirque), à vingt-sept ans. J'y ai rencontré pleins d'intervenants qui touchaient de près ou de loin la pratique du clown.

Vous vous présentez comme un clown de théâtre. Pouvez-vous rappeler la différence entre un clown de théâtre et un clown de cirque ?

Tout cela est poreux. Je peux peut-être dire que le clown de cirque est davantage un clown de numéros. Il joue des choses assez courtes, qui ont une certaine efficacité. Cela ne veut pas dire que son travail n'est pas de qualité, mais que le jeu du clown de cirque est ancré dans un instant particulier. Il s'agit d'un gag comique. À l'inverse, le clown de théâtre est un personnage qui se déploie sur un temps plus long, une heure, une heure et demie. Il nous emmène dans sa fable, dans son territoire. Comme le dit François Cervantes, « Le clown ne dit pas un poème, il ne fait pas un poème, il est un poème ».

Dès lors, peut-on dire que le jeu du clown consiste plus à être qu'à dire ?

Oui, c'est tout à fait ça ! Le jeu du clown est très différent de celui des humoristes. Le jeu des humoristes repose avant tout sur les choses qu'ils disent. Mais le clown, quant à lui, arrive sur scène avec une dégaine et une silhouette particulières. Il apporte avec lui tout un monde. C'est pour cela que beaucoup de clowns sont visuels. Ils racontent tout autant de choses, sans passer par les mots.

Pourriez-vous revenir sur la genèse du personnage de Pauline Couic, votre clownesse ?

Ma clownesse est une histoire que j'écris petit à petit. Elle vient de moi et, comme moi, d'un milieu ouvrier. Pauline Couic ne sera jamais savante. Mais ce n'est pas grave. On dit d'elle qu'elle « est peuple ». J'aime bien cette phrase. Elle est en bagarre avec ses névroses. Elle boit beaucoup, elle fume beaucoup. Elle aime le drame, les gens qui vont mal, la souffrance, parce que ça la touche. Et en même temps elle en rit. Elle sublime tout ça. Pour travailler *Chaos, courroux et cataclysme*, je me suis beaucoup appuyée sur la figure de Gena Rowlands, la comédienne qui joue dans les films de John Cassavetes. Elle n'a rien à voir avec le clown, mais elle est une espèce de femme-enfant avec une fêlure sublime. C'est cela qui me touche : ces gens inadaptés qui tentent inlassablement de s'adapter, qui ne démissionnent jamais, qui portent une poésie sublime en eux. Pauline est à cet endroit-là. Et, en même temps, elle peut être très forte, voire violente par moments. À la fin de mon premier solo, par exemple, on finit par apprendre qu'elle a tué son chien et son mari parce qu'elle s'ennuie profondément. C'est arrivé comme cela, sans psychologie aucune. Il y a une grande gratuité. Cette clownesse est sans filtre. Et puis elle a une sorte de base que je connais déjà, mais chaque création est aussi un territoire à défricher pour elle. Cette clownesse vieillit, comme moi je vieillis. Elle est perméable à plein de choses. Il n'y a donc rien de figé dans son personnage.

Vous évoquez l'échec : comme clown, l'échec est-il même possible sur scène ?

Oui, il est possible d'échouer même en clown, c'est ça qui est vertigineux pour les acteurs. Il faut accepter d'échouer en tant que clown mais aussi en tant qu'acteur, et surtout réussir à ne pas le montrer. Sur un plateau accepter l'échec, c'est du jeu, du théâtre, de la matière. Le rapport à la nullité est mon terreau ! La nullité au sens noble, tout ce qu'on cherche à cacher, c'est ce que je veux révéler.

Comment arrivez-vous à trouver un équilibre entre le comique, le divertissement et l'évocation de la souffrance et du malaise contemporain ?

La mission du clown est certes de faire rire, mais pas seulement. Je suis un clown de théâtre, je ne cherche pas

(Sur)vivographie

Nom : Baudain

Prénom : Marie-Laure

Répond aussi au nom de : Pauline Couic

- 1978 : Naissance à Cherbourg
- Découverte du théâtre au lycée
- Licence d'arts du spectacle et formation à l'Actéa de Caen
- Premiers rôles à 20 ans
- 2008 : Formation au clown au Centre National des Arts du Cirque de Châlons-en-Champagne
- 2008 : Naissance de son personnage de clown, Pauline Couic
- 2013 : Création des premiers spectacles : *Pierre et le Loup... Insolite, Les Clownesses*
- 2017 : *Bienvenue en Corée du Nord*, avec le personnage de Pauline Couic
- 2018 : Fondation de la compagnie « Et vous en vivez ? » à Caen
- 2022 : *Chaos, courroux et cataclysme*
- 2022 : *On a tous quelque chose en nous*
- Pour l'automne 2026 : *Aux innocents les mains pleines*

le rire dès la première minute, bien au contraire. Ce qui m'intéresse profondément, c'est le tragi-comique. Comment sublimer ce que nous passons notre temps à cacher ? Comment sublimer nos souffrances collectives, nos névroses, nos transgressions, les codes sociaux et les injonctions ? Il s'agit d'assumer les choses qui nous sont communes, et de montrer que nous pouvons en rire. Il s'agit de trouver ce qui fait clown en chacun d'entre nous. Essayons déjà cela ! Le comique de chacun se trouve en des endroits très variés. C'est pourquoi de nombreux registres se confondent dans le rire : absurde, comique de situation, burlesque physique... Dans mon premier solo, je travaille avec des éléments de décor pneumatiques qui créent du chaos, du déséquilibre, de la maladresse. On rentre dans une sorte d'allégorie, de territoire du clown dans lequel on peut vraiment s'amuser. Et la question de la jubilation, du plaisir, de l'amusement, de la connerie, on s'y confronte par le jeu.

Comment vous inscrivez-vous dans l'héritage du clown, souvent associé au cirque ?

J'aime beaucoup la tradition du clown : elle fait partie de mon travail mais je m'en émancipe énormément. Quand on dit « clown », de grands stéréotypes nous viennent tout de suite à l'esprit. Le clown a encore du mal à faire un vrai travail de dépoussiérage et d'émancipation. Certains arts comme la marionnette ont pris un tournant beaucoup plus contemporain. Le clown est encore un peu



Raoul Dufy, *Décor pour le ballet de Monte Carlo, 1933*

en retard sur cet aspect-ci. Personnellement, j'ai vraiment besoin du nez rouge. Cette question me taraude car je rencontre souvent des clowns superbes qui ne portent pas le nez : ce n'est pas mon cas ! C'est par ce masque, le plus petit masque du monde, que je rentre dans le clown. Ce masque pose un code d'entrée, ça me fait gagner du temps quand je rentre au plateau. Ce masque annonce aussi que vous avez affaire à un clown ! Parfois je l'abandonne mais j'y reviens toujours, dans un lien d'amour-désamour.

Dans le jeu très physique du spectacle, comment se construit progressivement votre rapport au public ?

Un public, ça se travaille et ça s'éduque. Avec la metteuse en scène Paola Rizza, qui m'accompagne souvent sur mes projets, on fait presque attention à ce que le spectateur ne rie pas trop vite. Il faut travailler en finesse, plutôt que de sortir tout de suite les « grandes chaussures » et la « fleur qui pisse de l'eau ». Le public ne rit pas toujours des mêmes choses. J'aime beaucoup jouer sur les doubles sens et monter progressivement, jusqu'à atteindre une sorte d'acmé et entrer dans une machine infernale qui devient de plus en plus dingue. Alors, une fois que l'on a bien travaillé le public, c'est le tapis rouge ! On peut vivre une connexion très forte et avoir du mal à réaliser ensuite ce que l'on vient de traverser. Mais la question du rire est une quête en soi. Plus on cherche à faire rire en tant que clown, moins le rire arrive. Il s'agit de trouver le juste chemin qui conduit au rire, sans se sentir obligé de faire rire tout de suite.

Comment écrivez-vous vos spectacles ? En clown ou en autrice ?

Mes spectacles s'écrivent toujours en plateau, jamais de chez moi. J'ai besoin d'amener ma clownesse au plateau, de lui faire rencontrer les interprètes, de la mettre en situation. Ce sont des aller-retours entre le plateau et la table. Il y a aussi beaucoup d'improvisation et donc beaucoup de déchets. Le spectacle ne tombe pas du ciel ! Parfois quinze jours de travail aboutissent à trois minutes de spectacle.

Vous avez fondé en 2018 la compagnie « Et vous en vivez ? », au nom humoristique. Qu'est-ce qui vous a poussé à monter ce projet ?

La création de cette compagnie était assez tardive dans mon parcours. J'avais envie d'être aux manettes de tout : monter un produit, recruter les interprètes... Le nom de la compagnie vient évidemment de la fameuse question qu'on me pose le plus souvent quand j'annonce mon métier. J'hésitais avec « Comment vous faites pour apprendre autant de texte ? », mais le verbe « vivre » était important pour moi ! La réponse à la question change beaucoup selon les années, notamment en ce moment. Et puis, cela annonce la couleur, le décalage, l'humour, l'impertinence, les terrains de jeux qui m'amuse.

Comment répartissez-vous votre temps entre l'écriture, la mise en scène et l'administration ?

Je fais de plus en plus de mise en scène. Ma compagnie a deux spectacles en tournée. Dans le premier, *Chaos Courroux et Cataclysmes*, je suis sur scène en clownesse. Pour ne pas être autant divisée entre plusieurs rôles, une metteuse en scène m'accompagne. Pour le duo *On a tous quelque chose en nous*, je suis au plateau mais j'ai aussi mis en scène. La répartition des tâches est assez fluctuante, car il y a des années de création. Ces années-là, où j'ai beaucoup de temps de plateau, je mène un travail de recherche à côté : des recherches iconographiques, des costumes... Sans compter le travail administratif : répondre à des appels à projet, faire des demandes de subventions, aller rencontrer les partenaires, les tutelles...

Vous accordez une place importante à la transmission. Comment partagez-vous l'art du clown ?

Je travaille beaucoup au conservatoire et dans des écoles supérieures. Le travail du clown pour des futurs comédiens est essentiel, parmi d'autres outils. Je dis souvent aux élèves en conservatoire qu'ils vont « travailler à l'inverse ». En laissant l'acteur de côté, on apprend à sublimer les échecs. Il y a une transgression, une liberté dans le clown qu'on insuffle aux comédiens.